

—dans les concerts aussi.—Mais quand on est toujours seul.

Ici, Van Coppennaël soupira.

—Et c'est pour votre plaisir que vous êtes venu à Paris.

—Pour mon plaisir,—c'est à dire pour voir, pour—voyager. Et puis...

Van Coppennaël resta rêveur. La phrase demeura suspendue.

Rodolphe crut voir là un symptôme, et versa à coups redoublés.—Le Hollandais resta-t-il au pair et buvait dru.

La conversation continua ainsi.—Rodolphe la soutenait quand son partenaire la laissait tomber. Il voulait être très adroit et ne pas laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître.

X.

UN DICTON HOLLANDAIS.

Le seul inconvénient, c'est que pour engager son hôte à boire, il fallait donner l'exemple. Rodolphe n'était pas homme à voler une victoire ; il ne trichait pas et abersait avec loyauté deux fois le contenu de son verre quand Van Coppennaël avait fait le vide dans sa timbale.

Ses idées commençaient à se confondre. Il n'était pas de force, quoique Gottlieb fut assez content de lui—pour un Français. Sa gaieté devenait peu à peu plus expansive encore et plus bruyante. Van Coppennaël était digne et grave comme s'il avait été en train de commenter le dialogue de Platon sur l'âme.

—Holà ! Monsieur de la Hollande, dit Rodolphe, vous ne buvez plus.

—Pardonnez-moi, Monsieur, répondit Van Coppennaël.—A votre santé !

Gottlieb servit le café—et plaça sur la table un vaste porte-liqueurs, qui ressemblait tout à la fois à une étagère et à un reposoir.—Il y avait de quoi mettre à pied un escadron de lanciers.

—Vous me ferez l'honneur de goûter de ceci, dit Van Coppennaël en s'emparant du plus vaste flacon. C'est du genièvre de mon pays. Vous en avez peu en France.

—Très bien, très bien, répondit Rodolphe—qui se grisait à vue d'œil. Voilà qui est bon !

—Tiens, Gottlieb, dit Van Coppennaël en donnant à son domestique un verre plein de la précieuse liqueur.

—Buvez ceci, mon cher Gottlieb, disait Rodolphe.—Buvez-le, mon ami. Je vous parle dans votre propre intérêt.—Oh ! oh ! qu'est ceci ? j'ai des nids de fourmis dans les oreilles !

—Le genièvre échauffe un peu, dit gravement Van Coppennaël.

—De rechef, mon cher Van, de rechef, *if you please*, criait Rodolphe..... Peuh !—je me suis trompé de verre,—j'ai bu du Bordoux..... le méchant vin !—Ah ! à la bonne heure.

—A votre santé ! répéta le Hollandais.

—Oui, mon cher Van, à votre bonne petite santé.

—Il faut vous ménager, mon ami... et bien vous couvrir...

—Je n'ai pas froid, répondit très-sérieusement Van Coppennaël.

—C'est ce que je dis.—Gottlieb, imitez-vous le cri de tous les animaux ?

—Je ne les connais pas tous, monsieur,—et je ne sais pas imiter le cri de ceux que je connais.

—Ah !—C'est pourtant bien facile.—A boire !

—Voulez-vous autre chose que du genièvre ?

—Non pas, s'il vous plaît, mon digne et respectable ami.—Vous avez raison et j'avais

tort : la Hollande est un joli pays, et les habitants en sont agréables... Van, dites-moi, mon bon—buvez à l'union de la France et de la Hollande !

—Bien volontiers.

Rodolphe voulut toaster debout,— mais il ne put se lever qu'à demi et il retomba sur son siège, où il resta l'œil fixe et engourdi...

—Je crois que M. le Français voit sept au lieu de deux, dit en rappelant un proverbe national Gottlieb à son maître.

Fais préparer une chambre, dit Van Coppennaël sans s'émouvoir.

Rodolphe ne s'aperçut pas que Gottlieb venait de sortir, mais il lui sembla voir vaguement—comme à travers la gaze des féeries au théâtre, dans les scènes de miroir magique,—Van Coppennaël qui vidait lentement le restant de la fiole de genièvre dans sa vaste timbale et qui le dégustait avec maesté.

Puis Rodolphe s'endormit d'un sommeil de plomb.

Gottlieb l'enleva comme un verre vide— et le mit au lit.

XI.

CONFIDENCES.

Rodolphe se leva tard le lendemain. Encore appesanti par son incontinence de la veille, il ouvrit sa fenêtre et fuma un cigare, les deux coudes sur la barre d'appui.

Cette fenêtre s'ouvrait sur la cour de l'hôtel, et Rodolphe reconnut en face de lui et à l'étage inférieur la chambre de son ami le Hollandais.

Van Coppennaël examina, immobile, ses canaries. Après quelques minutes de contemplation, il alla lentement s'étendre sur un fauteuil en velours d'Utrecht, et se mit à bâiller démesurément.

Rodolphe descendit auprès de lui et s'excusa d'avoir si brusquement faussé compagnie la veille au soir.—Van Coppennaël ne voulut pas entendre parler d'excuses : il connaissait son genièvre et trouvait l'accident de Rodolphe tout naturel.

Le tête-à-tête du dîner avait beaucoup fait pour l'intimité de deux nouveaux amis. Rodolphe, enthousiaste dès le premier moment de la charmante bonhomie du Hollandais, l'appréciait mieux à mesure qu'il le connaissait davantage.—Van Coppennaël, de son côté, également jeune de caractère, bien qu'il ne se livrât pas aussi vite, était charmé des manières aisées, de l'allabilité et de la joyeuse humeur de son compagnon. Rodolphe résumait en effet mieux qu'aucun autre le type que les étrangers appellent le type français.—Tous deux étaient donc dans les meilleures dispositions de réciproque sympathie.

—Il est midi, dit Rodolphe ; si vous êtes prêt, nous serons arrivés dans une heure chez ma mère.

Van Coppennaël voulut en vain se faire rendre sa parole. Il tremblait d'avance à l'idée de se présenter en habit noir, surtout dans une maison inconnue. Mais il dut s'exécuter, il avait promis.

—Je tiens d'autant plus à vous emmener, dit le vicomte, que vous avez, je crois, besoin de distractions. Je vous regardais tout à l'heure de ma fenêtre : vous paraissiez vous ennuyer.

Van Coppennaël fit un mouvement et regarda Rodolphe.—Celui-ci avait mis le doigt sur la plaie.

—Oui, dit le Hollandais,—je m'ennuie...—Je suis toujours seul, voyez-vous ! ajouta-t-il péniblement.

Rodolphe lui prit la main.

—Montons en voiture, dit-il, nous causons.

Lorsqu'ils furent en route, Rodolphe chercha à mettre le digne Hollandais à l'aise et à amener un épanchement dont celui-ci paraissait avoir besoin.

—Je ne suis pas heureux, dit Van Coppennaël, et je vous le dirai, bien que je vous connaisse à peine.—Mais jamais personne ne m'a inspiré plus de confiance.—C'est parce que je n'ai pas de famille, pas d'intérieur. Ma mère elle-même, Dieu me garde de me plaindre d'elle ! me laisse seul, et...—Voyez-vous, monsieur Rodolphe, il faut qu'arrivé à un certain âge, quelque bon fils que l'on soit, une loi d'en haut nous ordonne de chercher le bonheur ailleurs que dans la famille. Nous avons usé en grandissant tout ce que les parents pouvaient nous donner, et il nous faut des aliments nouveaux. Les parents ne comprennent pas cela.—J'étais encore enfant lorsque nous avons perdu mon père. Ma mère est la meilleure des femmes, bien respectable et bien digne d'être aimée ; mais le veuvage lui a donné quelque chose d'entier dans le caractère. A mesure que j'avancé en âge et que j'avais de plus en plus besoin d'être soutenu par une affection bien intime, bien curieuse, bien... *confidante*, je me suis trouvé chaque jour plus seul. J'ai même cru voir de la mélanche autour de moi. Alors je me suis tout-à-fait concentré. Ma mère a pris en même temps peu à peu l'habitude de certaines petites exigences que je respecte beaucoup, mais dont il est parfois difficile de s'accommoder. Tenez, par exemple, vous voilà, vous : on vous attend chez votre mère hier, et vous y arriverez aujourd'hui. Eh bien ! ma mère ne m'aurait jamais pardonné cela.—Cependant je n'aurais certainement pas fait plus de mal que vous. Après cela, je me suis dit souvent que c'était peut-être de ma faute, que l'ardeur de la jeunesse...

—Vous êtes un excellent garçon, dit Rodolphe affectueusement,— mais en ne pouvant s'empêcher de rire à l'idée de la fougue de Van Coppennaël ;— et il faut avoir un diable de caractère pour ne pas s'accorder avec vous.

Au regard à la fois étonné et mécontent que lui décocha Van Coppennaël, ou plutôt que Van Coppennaël ouvrit sur lui,—décocher serait bien fort pour notre Hollandais,—Rodolphe comprit que par une parole peu mesurée il venait de blesser chez son ami un endroit délicat.—Et comme le sentiment auquel il s'était heurté était noble et respectable, il comprit le besoin de s'excuser.

Le nuage passa vite,— et Rodolphe se promit de s'observer.

—Mais, dit-il, quel âge avez-vous ?

—J'ai vingt-quatre ans, répondit Van Coppennaël. Vous m'auriez donné d'avantage, n'est-ce pas ? C'est ce que tout le monde me dit. Que voulez-vous, je suis comme cela.

Ce disant, Van Coppennaël laissait aller au balancement de la voiture sa carrure et promenait un regard embarrassé sur l'énorme jambe qui lui servait d'arc boutant.

—Permettez, reprit Rodolphe ; je ne sais si c'est la même chose en Hollande, mais en France nous sommes majeurs à vingt-un ans.

—En Hollande aussi, murmura Van Coppennaël.

—Eh bien ! alors, qui vous empêche, tout en restant dans les meilleurs termes vis-à-vis de madame votre mère, de vous créer à part elle cet intérieur dont vous avez besoin ?

—Laisser ma mère seule ! dit le Hollandais avec une sorte d'effroi, c'est impossible ! Après un moment de silence :

—J'ai essayé un moyen, reprit-il. Un